

HISTOIRE D'UN DUDE, D'UN POLICEMAN ET DE DEUX MECHANTS GAMINS



I
Laripète. — Fais attention, Baluchard, voilà le dude qu'arrive.



II
Baluchard. — A la neige, Laripète. Ça y est-il ?

Gascons, gas fameux, ne mesurant que cinq pieds au plus de la visière aux bottes. Fins comme des lutins, débarqués la veille des garnisons de France, ils rigolaient du haut de leurs montures, et n'avaient pas encore vu le fou.

— Encadrez-les de vieilles brisques, dit Murat.

Lassalle compléta deux régiments de ses houzards, les premier et quatrième pelotons de chaque compagnie. Ainsi les jeunes galopèrent sous l'œil des anciens.

Le maréchal se trouvant à Prentzlow pour

chasser les restes de l'armée prussienne, fit appeler Lassalle :

— J'apprends qu'une partie de la troupe de Hohenlohe se tient dans la ville. Rassemblez les hommes que je vous ai donnés hier ; entrez dans les faubourgs et chargez.

Lassalle prit ses dispositions de combat. Elles n'étaient jamais longues ; il allumait une pipe, et sabre au poing, le cœur calé, admirable dans ses bazanes vernies et l'or de sa tenue brodée, il lançait le terrible : *Escadrons en avant !* — et cassait tout.

— Marche !

On entra dans la ville au galop. Les deuxième et quatrième houzards, vertigineux, chargèrent en fourrageurs. Ce fut un torrent de chevaux, de sabres, de jurons ! A une lieue de là, des gendarmes de Prusse entendirent le coup de gueule.

— En avant ! hurlait Lassalle.

Poings aux cuisses, le sabre bas, et lancés comme des boulets, ces deux masses de cavaliers sautèrent sur l'Allemand et le culbutèrent, le roulerent, le hachèrent à coups de sabots, à coups de lattes et d'injures !

Hohenlohe, à la tête des fuyards, sortit par l'autre bout des faubourgs, et botte à botte avec l'ennemi, les houzards de Lassalle, emportés par leur joie de fous, quittèrent la ville par les issues prussiennes, pelotons épars, disloqués, à quadruple train, trompettes ci et là, souillant et courant, brailant à la tuerie !

Lassalle, monté sur une jument plus "vite," estoquait, pointait sur l'échine de l'armée, sa petite pipe aux lèvres, et tête nue, flummo aux yeux, les bras gantés de poudre, sinistre et gaillard, trébuchant, titubant sur des buttes pourpres de soldats morts et de carcans éventrés, apparaissait, disparaissait, s'élançait, retombait, surgissait encore, de plus en plus frénétique, étroit, courbutu, poussé, enlevé par l'infamale ivrognerie de la guerre ! A la fin son cheval tomba, et poissé de sueur, tremblant dans ses bottes comme un pur-sang de course, à la fois riant et furieux, il tourna la tête, et, stupéfait, vit ceci :

Deux colonnes de houzards, effectif de quatre escadrons, s'étaient peu à peu détachées. Blêmes d'horreur sur leurs chevaux, ces hommes, qui savaient à peine sabrer, trottaient par la route et refusaient de reprendre leur place au rang. Des officiers couraient autour d'eux, les rappelaient, tentaient vainement de les rallier. Lassalle arriva et reconnut les *Gascons* :

— Rassemblement !

Il entra dans le troupeau d'hommes, et aussitôt les rearmes l'"environnèrent," terrifiés par son grade de général, ses yeux d'incendie, la grosse croix pendue sous son col, liée au deuxième bouton, et les raquettes étincelantes, larges comme des pelles, qui battaient sa forte poitrine. Quand ils furent tous là, rangés, il enfonça son regard dans la bande, se mit à rire, fit faire à son cheval une volte curieuse, et, grave, bourrant une autre pipe, retourna vers les *anciens*, escorté en silence de tous les *jeunes*.

LES MASQUES

Au bruit du fifre et du tambour,
Les masques passent dans la rue.
Leurs cris remplissent le faubourg :
Pour les voir la foule se rue.

Ils sont là : Pierrot, Arlequin,
Et Colombine et Bergerette,
Cassandre et le signor Faquin,
Et Polichinelle et Perrette.

Méphiato porte à son chapeau
Plume de coq, sur la guitare
Accompagne un quatuor nouveau.
Deux fantômes le suivent... gare...

Un chevalier, — casque en carton, —
Affabé de quelque dépouille,
Jouant joyeux du mirliton
Porte un glaive rougé de rouille,

Un marquis, au manteau fripé,
S'en va traînant sa longue épée,
Riant sous son feutre rapé,
En méditant quelque équipée.

L'incroyable fait des saluts
A quelque reine ou quelque fée,
Quand apparaît Nostradamus
Portant sa lunette en trophée.

Sur un char, juché bravement
A grands renforts de grosse caisse
Mungin nous dit son boniment,
Près de lui la foule s'empresse.

En domino, sous un loup noir,
Des femmes passent en voitures
Et feront rêver jusqu'au soir
L'écrivain chercheur d'aventure.

Des babys marchent orgueilleux,
Déguisés, portant haut la tête,
Jolis à croquer et joyeux !...
C'est pour eux un grand jour de fête.

Et tous ces masques enivrés
De gloire, hélas ! trop passagère,
A la peine demain livrés,
Prendront leur collier de misère !...

J.-M. SIMON.

Un Épisode de la Campagne de Prusse

Pour oublier les lamentables débats qui, depuis des semaines, attristent la France et son armée, il est bon de relire, à tête reposée, l'épopée de gloire militaire accomplie il n'y a pas cent ans par cette même armée française. L'admirable récit de Georges d'Espèrès fera, nous n'en doutons pas, passer un frisson dans tous les cœurs.

FIXE !

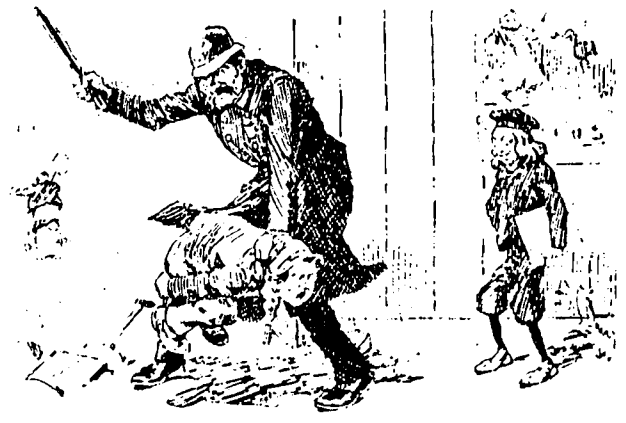
Quatre jours après le galop triomphal d'Iéna, à quelques lieues de Prentzlow, on saisit dans les poches d'un fuyard cette lettre d'un bourgeois d'Helmstadt :

"... Ma chère femme, les Prussiens sont en déroute ! notre bon duc Brunswick est mort ; Halberstadt est plein de blessés... Dieux ! que seront devenus mes deux fils, surtout l'aîné !... Les Français se sont vengés au centuple de leur défaite de Rosbach, et cela donnera le coup de grâce à la réputation militaire des Prussiens... Il est temps que l'Europe soit convaincue que les Français, s'ils ne sont pas trahis, sont et resteront invincibles... Ce sont de petits bonshommes, des nains ; s'il s'agissait de se mesurer avec eux corps à corps, un officier de notre nation viendrait à bout de six d'entre eux, et les ferait sauter par la fenêtre, mais en troupe et dans le rang, ce sont des diables : cela marche, cela se déploie avec une promptitude sans exemple ; les boulets passent par-dessus, et pendant qu'un inutile et lourd serrefile prussien fait une seule fois demi-tour à droite, les Français ont déjà répété ce mouvement une douzaine de fois, etc... etc..."

Ces diables de nains dont parlait à sa femme le bon bourgeois, M. le Grand Duc de Berg, prince Murat, venait d'en recevoir deux régiments qu'il avait offerts à Lassalle. C'étaient des



III
Ensemble. — Ah hisse, là ! Boom...



IV
L'ennemi fuit.

(1) Authentique. Sixième bulletin de la Grande Armée.